

Nouveaux Cahiers du socialisme



Bref retour sur l'expérience d'En lutte!, groupe radical des années 1970

Yves Rochon

Number 15, Winter 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/80895ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif d'analyse politique

ISSN

1918-4662 (print)

1918-4670 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rochon, Y. (2016). Bref retour sur l'expérience d'En lutte!, groupe radical des années 1970. *Nouveaux Cahiers du socialisme*, (15), 219–223.

Bref retour sur l'expérience d'En lutte!, groupe radical des années 1970

YVES ROCHON¹

La période d'effervescence militante actuelle au Québec me semble présenter plusieurs similitudes avec celle de la décennie 1970, aussi bien dans son type d'actions que dans son questionnement intellectuel. Or cette effervescence prend régulièrement des avenues qui se sont avérées des culs-de-sac pour ma génération, pourtant pas si ancienne. C'est comme si l'on réinventait la roue dans des problématiques sur lesquelles nous avons déjà fait des expérimentations instructives. Ces questions théoriques et pratiques me paraissent toujours pertinentes, mais elles peinent à trouver leur place aujourd'hui. Quelles expériences de cette décennie 1970 seraient à retenir et quelles seraient celles à ne pas répéter ? Voilà ce sur quoi je voudrais donner mon opinion, sans autre prétention que de faire entendre un son de cloche plutôt rare dans la gauche québécoise par les temps qui courent.

Je m'en tiendrai à l'expérience des groupes marxistes-léninistes (que j'appellerai plus simplement « les ML » pour la suite des choses) et même à celle d'un de ceux-là en particulier qui s'est appelé En lutte!. Je parlerai de ce groupe parce que c'est celui que je connais le mieux, tout simplement. Je n'en ai été un acteur influent ni au plan théorique ni au plan pratique, mais un « militant de la base », dirait-on, à partir de 1973, donc un an après sa formation, et jusqu'en 1980, deux ans avant sa dissolution. Je traiterai surtout du programme du groupe, de son orientation, puisque beaucoup a été dit par d'autres sur ses activités ainsi que sur son mode d'organisation. Y compris par Charles Gagnon, un des membres fondateurs, puis un membre de la direction. Le hasard a fait que j'ai fréquenté Gagnon à l'occasion, durant les décennies qui ont suivi cette période jusqu'à son décès en 2005. Mais, surtout, j'ai fréquenté ses écrits depuis². Vous ne serez donc pas surpris de reconnaître sa trace dans mes propos.

1 Extrait d'une présentation faite à l'université populaire des NCS en août 2015.

2 Notamment : Charles Gagnon, *À la croisée des siècles*, Montréal, Écocosité, 2015 et *Charles Gagnon, Il était une fois... Conte à l'adresse de la jeunesse de mon pays*, Montréal, Lux, 2006.

Quelles leçons tirer de l'expérience des groupes ML ?

Selon moi, ces organisations avaient un programme, une orientation, un discours donc, qui visaient juste sur plusieurs points; beaucoup plus juste en tout cas que ne l'a fait le discours de la gauche depuis ce temps (la gauche classique comme la gauche « radicale », en passant). Et contrairement à ce qui a été beaucoup véhiculé auprès de la jeune génération militante actuelle, je pense que ce ne sont ni leurs positions antiséparation du Québec, ni celles sur l'oppression des femmes, ni leur mode d'organisation parfois bureaucratique qui ont provoqué l'échec de ces mouvements, pas plus ici qu'ailleurs en Occident. Mais qu'est-ce donc qui a cloché ? Deux choses surtout, selon moi : nous avons été trop pressés et avons mal évalué où nous nous trouvions.

Nous avons été trop pressés parce que, contrairement à ce que nous pensions, le capitalisme était loin d'être à l'agonie en 1972; la réalité depuis l'a démontré amplement. Cet empressement nous a fait tourner les coins ronds, non seulement dans nos actions, mais aussi dans nos analyses, en nous portant, par exemple, à calquer telle quelle, ou presque, l'expérience de la révolution chinoise, ses méthodes et même son jargon. Ce faisant, nous avons essayé de reproduire, nous qui nous nous trouvions pourtant dans les pays situés au cœur même du capitalisme et en avons le plus profité jusque-là, des stratégies imaginées dans les régions qui en avaient au contraire le plus souffert et qui visaient, dans une bonne mesure, à accéder à « notre » capitalisme à nous. Normal, dans ces circonstances, que nous ayons eu quelques difficultés pour adapter la pensée de Mao Tse Toung. Bref, tout comme le Front de libération du Québec (FLQ) avait confondu le Québec avec l'Algérie, les ML ont confondu le Québec, le Canada et l'Occident tout entier avec la Chine ! Erreur de géographie, donc, qui a évidemment mené à des erreurs politiques majeures.

Les ML se sont fourvoyés sur ces deux aspects, et c'est cela qui en a convaincu plusieurs, dont moi, de s'en éloigner discrètement, mais massivement, à partir de 1978-1979, donc deux ou trois ans avant que d'autres ne décident de le faire de manière concertée. Ces personnes quittaient les rangs simplement parce qu'elles ne croyaient plus au projet, surtout pas au point d'y jouer tout leur avenir comme elles l'avaient fait durant les années précédentes alors qu'elles le croyaient à portée de main. Elles avaient d'autant plus de mal à y croire que les modèles qui les avaient inspirées, le dernier en date étant justement la Chine, n'étaient devenus dans les faits qu'une autre façon de développer le capitalisme, et non le socialisme rêvé.

Autre désillusion majeure que nous rencontrions : la classe ouvrière, censée être le moteur de ce changement, devenait de plus en plus discrète, surtout dans les pays occidentaux, dont le Canada. Discrète en termes de mobilisation, mais aussi en termes de nombre. L'une après l'autre, les usines fermaient, le déménagement vers le sud commençait alors qu'auparavant, c'était surtout l'extraction de matières premières qu'on faisait là-bas. Pire, les entreprises qui

demeuraient ici « gâtaient » leurs ouvriers à l'occasion, leur offraient d'acheter des actions en bourse et autres attrapes du genre Fonds de solidarité FTQ. Elles les invitaient également à s'endetter pour les rendre dépendants de leur expansion, pour qu'ils consomment et fassent rouler l'économie, même avec des produits inutiles et nocifs. Mais quels étaient donc alors les quelques éléments « justes » de la « ligne » des ML, pour reprendre leur jargon ?

Sur le capitalisme

Le capitalisme existe bel et bien, nous n'avons pas fabulé là-dessus ! Ce système économique bien spécifique existait en 1970 et existe encore en 2015; il n'a pas été remplacé par le « néolibéralisme », un terme devenu un véritable fourre-tout ces vingt dernières années, à mes yeux du moins.

Les ML étaient passablement collés sur le portrait du XIX^e siècle et du début du XX^e de ce capitalisme, sur les oeuvres de Marx et de Lénine, puis sur la vision de Mao. Pas au départ, alors qu'ils étaient plus « créatifs », disons. Mais ils sont devenus dogmatiques assez rapidement à cause de cet empressement évoqué plus haut, de leur popularité subite auprès d'une frange de la jeunesse et de la concurrence presque capitaliste que cette popularité a suscitée entre différents groupes se réclamant d'une ligne toujours plus juste que celle des autres, dans les moindres détails. Les ML avaient donc raison de dire que le capitalisme est le fléau principal de notre époque, mais à cause de cette paresse faisant répéter les classiques en litanie, ils n'ont pas mis à jour notre connaissance du capitalisme pour aider à trouver ses points faibles. Par ailleurs, leur disparition ne semble pas avoir provoqué plus de réponses significatives sur ce sujet durant des décennies, sauf ces dernières années alors que le creusage des méninges semble avoir repris un peu de vigueur, ce qui est pour le mieux.

Nous avons donc, nous les communistes des années 1970, identifié avec raison le capitalisme comme source principale de ce que nous détestions de cette société, malgré le fait que nos parents aient profité en masse de ses retombées économiques (ce qui fait d'ailleurs qu'ils ne comprenaient rien à ce qui nous arrivait). Par contre, nous avons complètement raté notre coup en identifiant très mal vers où s'en allait le développement du capitalisme à cette période, au plan économique en particulier : financiarisation, rôle déterminant des transnationales dans tous les domaines, y compris l'alimentaire, déplacement de la production manufacturière vers le sud, etc. Cette erreur d'analyse a contribué à nous enliser dans la voie qui consistait à vouloir faire la révolution de manière identique dans chaque pays, celle qu'avaient déterminée les communistes depuis le début.

Sur les classes sociales

Je ne pense pas que les ML aient fabulé à propos de l'existence des classes sociales non plus. Pas question alors de la classe moyenne, évidemment. On parlait de la classe ouvrière, de la paysannerie, de la petite bourgeoisie et, beaucoup, de la bourgeoisie. Il s'en est sûrement ajouté d'autres depuis Marx et

celles qui existaient à son époque ont certes changé de rôle, du moins en partie, dans le système de production. Les mises à jour là-dessus sont essentielles. Chose certaine, ces classes sociales ont changé de lieu de résidence, si on peut dire; cela se voit à l'œil nu ou presque. La classe ouvrière est en expansion dans les pays du Sud alors qu'elle est en régression au Nord. Le portable que vous avez dans votre poche a été produit par de vraies ouvrières et de vrais ouvriers dans des mines et des usines avec des conditions de merde semblables à celles de l'Angleterre du XIX^e siècle; sauf que ces personnes-là sont en Asie, en Afrique et en Amérique latine. Ce qui fait qu'on oublie que ces appareils ne sont pas tombés du ciel ni fabriqués par des machines seulement; on oublie que des milliers d'humains se brûlent physiquement à les produire. La petite classe ouvrière d'ici est de plus en plus composée elle-même de gens venus de ces régions. Et eux aussi nous sont donc plus étrangers que ne l'étaient nos parents, blancs francophones.

Je ne sais pas si la classe ouvrière sera un jour le moteur d'un changement de fond dans cette société, mais je soupçonne que les capitalistes, qui existent également en chair et en os, vont tout faire pour s'opposer à quelque changement que ce soit, surtout s'il est fondamental, justement. Et ce, que ces capitalistes soient des femmes ou des hommes, de citoyenneté américaine, chinoise... ou québécoise. En ce qui concerne plus spécifiquement ces capitalistes québécois, leur sort s'est de toute évidence amélioré depuis 50 ans, en termes de *cash* et de pouvoir. Cela sans qu'ils aient eu besoin d'un nouveau pays juste à eux pour y arriver. Certains pensent pouvoir l'améliorer encore plus en installant un poste de douane des deux côtés de la rivière des Outaouais, pourvu que cela ne les prive pas, bien sûr, de placer leur fortune aux Bermudes, comme le font leurs idoles croisées à Davos. Bien leur en fasse mais là-dessus aussi les ML ne s'étaient trompés, à mon avis, les faits leur ayant donné raison : une fois les *foremen* remplacés par des francophones bien de chez-nous et notre culture assurée de sa survivance en ce coin d'Amérique pour les années à venir, sortir le Québec de la Confédération canadienne servirait surtout une toute petite catégorie d'hommes et de femmes d'affaires, plus leurs valets, comme on disait dans le temps; très peu les autres, si ce n'est pour une très courte période. Mais je sais bien que ce genre de propos est encore plus marginal aujourd'hui, y compris dans les réseaux québécois de gauche, qu'il ne l'était en 1980. Je reconnais aussi qu'en d'autres lieux de cette gauche, on cherche plutôt comment faire servir l'indépendance à autre chose, à un projet social progressiste. Je reste à convaincre de la pertinence de ce détournement de projet, pourrait-on dire. Je reste à convaincre que cela ne compliquera pas les choses, déjà suffisamment compliquées, plutôt que de les faciliter, dans ce dessein tout autre de nous défaire du capitalisme, du moins de l'affaiblir.

Sur la stratégie, révolutionnaire ou pas

Dans les dernières années d'En lutte!, Charles Gagnon doutait fortement que la révolution socialiste fût à l'ordre du jour, au Canada et au Québec du moins, comme le déclamaient la rhétorique ML qu'il avait soutenue jusque-là.

Vingt ans plus tard, début 2000, il était certain qu'elle l'était encore moins. L'est-elle en 2015 ? J'en doute fort quant à moi, tout comme je doute fort qu'elle ne le soit avant longtemps, compte tenu du fait que, pour qu'elle adienne dans notre région du monde, il faudrait une concertation de toutes les régions du monde, ce que je ne vois pas se dessiner à l'horizon. Les ML se seraient donc trompés là-dessus aussi.

Par contre, ce sur quoi ils avaient raison à mon avis, c'est qu'étant donné la nature même du capitalisme et le fait que des individus réels en profitent vraiment, il ne disparaîtra pas et ne sera pas remplacé par quelque chose de mieux ni par la concertation avec ces individus, ni par enchantement, ni par des élections seulement, ni par la provocation constante de l'escouade antiémeute, ni par le terrorisme, traditionnel ou renouvelé... Dans mon esprit, se sont ajoutées, depuis la fin des ML, de nouvelles conclusions, ou des conclusions renforcées : cela n'arrivera pas dans un pays à la fois, je l'ai mentionné. Cela n'arrivera pas non plus seulement par des recours juridiques, des lois et contre-lois sur tout et rien, ni par l'addition de luttes spontanées de différentes couches sociales comme certains courants de la gauche le laissent entendre ou, en tout cas, le manifestent en se comportant en réalité comme si c'était le cas.

En quoi les ML avaient raison, c'est que le capitalisme ne pourra être menacé et affaibli véritablement que lorsqu'une stratégie cohérente pour le remplacer se dessinera, qu'elle suscitera l'adhésion de suffisamment de personnes à travers le monde et que le rapport de forces penchera en leur faveur et non pas en faveur des capitalistes tel qu'il s'est consolidé durant ces 50 dernières années au moins, en fait, depuis l'échec de la stratégie communiste de la première moitié du XX^e siècle et l'échec, moins spectaculaire mais réel, de son dauphin, le mouvement ML. Depuis ces défaites, la gauche se comporte comme si une telle stratégie n'était pas nécessaire. Je l'inviterais à se remettre à la recherche de cette nouvelle stratégie, de cette nouvelle orientation de fond. De cette nouvelle idéologie, aurait dit l'ami Gagnon.